

VOUS PROPOSE :



Jeudi 2 octobre 18H30 ET 21H

L'ADIEU AU LANGAGE de Jean-Luc GODARD

1h10-Suisse-21/5/2014

avec Héloïse Godet, Zoé Bruneau, Kamel Abdelli...

Échanges et débat en présence de Maurice Darmon,
romancier et essayiste qui pourra situer l'œuvre
abondante du cinéaste et analyser ce film

Prix du Jury au Festival de Cannes 2014

«Adieu au langage»: Godard nom d'un chien !

«JLG» resurgit en 3D et se confronte aux grands maîtres de la peinture.

Un jeune acteur inconnu est le personnage principal d'*Adieu au langage*. Il s'appelle Roxy Miéville, et tout prouve, à longueur des plans le cadrant, qu'il s'agit d'un chien. Un chien de famille, un familier en tout cas, puisque Miéville est aussi le patronyme d'Anne-Marie, la fidèle compagne de Jean-Luc Godard. C'est une blague ou quoi ? Oui, c'est une blague, un vrai gag. De ceux qui, comme dans un *Charlot* d'antan, nous font suffoquer de rire, nous soulagent de l'esprit de sérieux, nous vengent des nuques raides qui, au choix, embaument prématurément Godard ou le massacrent a priori. Roxy, peut-être, est le vrai héros du film, corniaud de rêve, qui pisse, qui dort, qui gémit, qui furète, chien cinéaste, donc mélancolique, qui a toujours l'air de n'en penser pas moins. Si la parole lui manque, son bon regard est là qui nous dit : «Allez, on y va, pas de panique, ça va aller.» Alors allons-y franchement, dans le sillage de son panache, cet idéal quant à soi.

Tourné en 3D avec des smartphones, des caméras Go-Pro, des appareils photo, *Adieu au langage* peut être accueilli comme une prouesse technique éblouissante. Mais c'est plutôt comme un peintre moderne (Nicolas de Staël à la volée) qu'il faut envisager Godard face au défi du relief et aux disciplines qu'il impose : dessiner un motif parfaitement classique sur sa toile, avant de le brouiller en y projetant du sable, en faisant péter ou dégouliner les couleurs, en accusant les perspectives, en soulignant les jointures, en saturant les prises sonores et en barbouillant de merde, s'il le faut, les angles trop nets des conversations. «*Ploc, ploc*», fait l'étron dans la cuvette des chiottes. «*Dépêche-toi, moi aussi j'ai envie d'y aller*», quémande une certaine fille à la porte des toilettes.

Météoritique. Rien d'autodestructeur dans ce processus. Le résultat est magnifique et parfois sublime. Il a beau s'appeler Godard, on a le sentiment que le montreur d'ombres n'a pas pu se retenir de faire joujou avec la 3D comme le premier enfant hollywoodien venu : à certains moments, il fait le frère et la sœur Wachowski à lui tout seul, comme dans ce plan sidéral, météoritique, qui nous jette au visage l'envol d'un canard bleu... «*C'est idiot, l'effet*», dit-il à propos de la 3D. OK, d'accord, mais c'est cool aussi. Même chose avec la prolifération de plans penchés ou inclinés, ou encore avec cette scène en voiture où Godard applique des essuie-glaces sur nos lunettes d'insecte polarisé. Même s'il est alimenté à la mélancolie, un feu de joie scopique fait cramer en beauté *Adieu au langage*, et pas seulement à l'occasion d'un incendie de lumière orangée dans les feuillages d'automne. Le monde, pardi, est une matière 3D que Godard observe en artiste-scientifique, façon Michel-Ange et Vinci. *Adieu au langage* est une opération réussie de chirurgie optique. On voit trouble, on est troublé ; on voit double, on est doublé ; on voit flou, on voit fou.

Godard fait valoir «*un essai d'investigation littéraire*», comme il est écrit sur l'écran. Et encore une fois, comme dans pratiquement tous ses derniers films, il fait entrer dans le champ et dans nos crânes le plan majestueux d'un bateau glissant sur le lac... Un lac «majeur» sur lequel «*on peut imaginer qu'est né Frankenstein*». De fait, façon bouffée d'un Straub-Huillet inédit, on voit Mary Shelley et Byron se promener en costumes sur ses rives circa 1820. Littéraire aussi, parce que le film est chapitré (1 : Adieu ; 2 : la Métaphore) et ses dialogues entièrement composés de citations puisées dans la bibliothèque perso de «JLG», dont il donne aimablement les sources au générique final. A ce titre, ça ne fait pas de mal d'écouter ce qu'on a déjà lu ou ce qu'on devrait lire : Maurice Blanchot, Pierre Clastres, Van Gogh ou Monet, qui a écrit : «*Ne pas peindre ce qu'on voit, puisqu'on ne voit rien, mais peindre ce qu'on ne voit pas*.» Nous voilà à deux doigts d'effeuiller la Marguerite, cette bonne Duras qui résumait ainsi son cinéma : «*Filmer le désastre du film*.» Hélas pour moi, disait Godard dans un essai antérieur. Serpent. Mais foin de mamours, Godard investigate, mais il investigate quoi ? Autrement dit : c'est quoi l'histoire ? «*Le propos est simple*», résume Godard (in dossier de presse) : «*Une femme et un homme se rencontrent, ils s'aiment, les coups pleuvent, un chien erre entre ville et campagne, les saisons passent, l'homme et la femme se retrouvent, le chien se trouve entre eux...*» Dans ce billet calligraphié à la main, Godard a rajouté en incise que la femme est «*mariée*» et que l'homme est «*libre*». Elle s'appelle Ivich ou Josette ou Mary, il se nomme Marcus, Gédéon ou Davidson. Ménage à six ? On connaît la chanson : «*Dans masculin, il y a masque et cul ; dans féminin, il n'y a rien*.» Mais près de cinquante ans après *Masculin Féminin*, le déséquilibre bascule cette fois en faveur de la femme. *Adieu au langage* est un film féministe qui dit que l'homme, cette salope, quitte toujours la maman pour la putain. Vive la mariée, donc. Même si elle est en noir. «*Les deux grandes inventions : le zéro et l'infini. Mais non : le sexe et la mort*.» Et les nus de la femme et de l'homme sont filmés comme Cranach peignait Eve et Adam : sexy, pudique, au paradis sous le signe du serpent.

«*Le philosophe est celui qui se laisse inquiéter par la figure d'autrui*», est-il dit. Pétard, Jean-Luc, on t'inquiète tant que ça ?

Gérard LEFORT et Olivier SÉGURET

« *J'ai tout mon temps* », avait prévenu Jean-Luc Godard dont le film, *Adieu au langage*, a obtenu cette année le Prix du jury à Cannes. Suivront près de deux heures d'entretien, réalisé à Paris, mardi 27 mai, au domicile de son assistant, Jean-Paul Battaglia. En voici quelques extraits.

Comment analysez-vous ce qui se passe actuellement en Europe ? Vous avez peut-être envie de mettre votre grain de sel...

Oui, j'ai mon opinion... J'espérais que le Front national arriverait en tête. Je trouve que Hollande devrait nommer – je l'avais dit à France Inter, mais ils l'ont supprimé – Marine Le Pen premier ministre.

Pour quelles raisons ?

Pour que ça bouge un peu. Pour qu'on fasse semblant de bouger, si on ne bouge pas vraiment. Ce qui est mieux que de faire semblant de rien faire (...)

Pourquoi cette incapacité à bouger ?

Ils sont soit trop vieux, soit trop jeunes. C'est comme ça. Regardez ce prix donné à Cannes, à moi et à Xavier Dolan que je ne connais pas. Ils ont réuni un vieux metteur en scène qui fait un jeune film avec un jeune metteur en scène qui fait un film ancien. Il a même pris le format des films anciens. Au moins qu'on dise ça... Pourquoi ils ne bougent pas ? C'est bien fait pour eux. Ils veulent un chef, eh bien, ils ont un chef. Ils veulent des chefs, ils ont des chefs. Et, au bout d'un moment, ils en veulent au chef de ne pas bouger, alors qu'eux-mêmes n'y arrivent pas. J'ai appris, il y a longtemps, qu'il y a un seul endroit où on peut faire changer les choses : c'est dans la façon de faire des films, disons dans le cinéma. C'est un petit monde. Ce n'est pas un individu seul, c'est une cellule vivante de société. Comme cette fameuse cellule qui sert à tout le monde, la *Bacteria*...

« Escherichia coli »...

Voilà ! Si l'on faisait une métaphore sociologique, je n'aime pas tellement le mot sociétal qu'on emploie aujourd'hui, ce serait la naissance, l'adolescence, puis la mort d'un film. Ça se passe sur 3-4 mois, maximum cent personnes pour une grosse production, trois pour nous... C'est le seul endroit, vu qu'il y a peu de monde, où on pourrait changer au moins la façon de vivre de cette petite société... Eh bien, non...

Si, la preuve : vous...

Un individu, de temps en temps. Mais l'individu ne suffit pas non plus. C'est ce que disait cet Allemand qui s'était fait élire à la Convention, le baron de Klotz – il a été guillotiné. Il disait : « *France, protège-toi de l'individu* »... Le cinéma, c'est le seul endroit où 15, 20, 100 personnes pourraient décider de faire leur propre travail autrement...

La cellule Godard...

Il n'y a pas de cellule Godard, non. Il y a toujours le désir qu'un petit groupe arrive à changer les choses. Ça a été un petit moment – la Nouvelle Vague. Un tout petit moment. Si j'ai un peu de nostalgie, c'est ça. Trois personnes, Truffaut moi et Rivette, certains oncles comme Rohmer, Melville, Leenhardt... C'étaient trois garçons qui avaient quitté leur famille. Rivette, comme Frédéric Moreau, était parti de Rouen, François, moi, on recherchait une autre famille que la nôtre (...)

Sans regret pour Cannes de ne pas être venu ?

Ça n'existe plus.

Ça ne sert à rien, les festivals ?

Ça ne devrait pas être fait comme ça. Encore un endroit où on devrait faire autrement.

Comment ?

Je ne sais pas, on pourrait faire en sorte – au conseil des ministres aussi d'ailleurs – que les délibérations du jury ne soient pas secrètes. On pourrait faire que les films ne passent pas que dans une seule salle... Regardez la liaison entre ça, le spectacle et la manière de gouverner. Cette idée du sauveur suprême (...)

Vous pensez que la démocratie est morte ?

Non, mais elle ne devrait pas s'exercer comme cela. Il y a peut-être d'autres moyens. C'est souvent à la naissance des choses qu'on peut les voir. C'est pour ça que c'est intéressant, souvent, de revenir en arrière. Récemment, j'ai eu envie de relire, de Malraux, *Les Noyers de l'Altenburg*. Je l'ai trouvé dans « La Pléiade ». Dans le même volume, il y a un immense texte, *Le Démon de l'absolu*, consacré par Malraux à Lawrence d'Arabie. Je ne le connaissais pas, c'est assez différent de livres comme *L'Espoir* ou *La Condition humaine*. (...)

Malraux, Sartre, pour moi, ce sont des demi-dieux protecteurs. Quel est l'équivalent masculin de « muses » ? Il n'y a pas de mot. J'aime beaucoup *Clio*, de Péguy. Clio, la muse de l'Histoire. Il disait : « *Nous n'avons que du livre à mettre dans un livre...* » Je l'ai mis dans *Histoire(s) du cinéma*. Le cinéma, ce n'est pas une reproduction de la réalité, c'est un oubli de la réalité. Mais on si enregistre cet oubli, on peut alors se souvenir et peut-être parvenir au réel. C'est Blanchot qui a dit : « *Ce beau souvenir qu'est l'oubli* » (...)

Philippe Dagen Journaliste au Monde **Franck Nouchi** Journaliste au Monde

Prochaine séance : Tom à la ferme de Xavier Dolan 1h42
Dimanche 5 octobre 11h/19h
Lundi 6 octobre 14h/19h
Mardi 7 octobre 20h

Court métrage : The fresh Lobseter
Anonyme Fiction/Animation 6'37

